

*et grypas aurita aduncitate rostri fabulosos reor (...). Nec Sirenes impetraverint fidem (...)*⁶⁷.

Devant ces exemples si différents dans l'intrusion et l'acceptation de l'imaginaire, on pourrait imputer à Pline un manque de cohérence et d'unicité. Mais ce serait là projeter sur l'*HN* nos propres modes de penser. Cette diversité illustre plutôt ce que l'on a déjà noté, la conception globale d'une nature complexe, la perméabilité entre les différentes approches de la réalité, les interférences distinguées ou indistinctes entre les discours.

En empruntant à des courants littéraires divers, Pline a su créer une forme nouvelle, définie avant tout par son extension, et capable ainsi de recevoir les informations les plus diverses, à l'image de la nature riche et variée. Le savoir se construit à travers le regard que l'auteur porte sur cette nature et qui est dominé par l'intérêt pour le merveilleux.

Dans l'appréhension et la restitution des données, on constate des interférences entre rationalisation et imaginaire, qui témoignent d'une perception de la nature parfois confuse, mais très riche et dense. En effet, différents discours se superposent sans être toujours bien distincts pour Pline lui-même. Celui-ci préserve le *mirabilis* au sein même de la *ratio*, créant ainsi une « logique merveilleuse » qui bouleverse les catégories habituelles de pensée.

⁶⁷ *NH*, X, 136.

LA BOTANIQUE ET L'IMAGINAIRE DES PLANTES CHEZ PLUTARQUE

Jacques BOULOGNE
(Université de Lille III)

LES PHÉNOMÈNES d'osmose entre tous les discours produits par une même société à tel ou tel moment de son histoire pour construire les représentations du monde et de l'homme dans le monde dont elle a besoin se constatent peut-être mieux dans l'Antiquité, malgré les inconvénients de l'éloignement temporel, qu'à toute autre époque dans la mesure où pour les Anciens l'unité du savoir n'est pas encore cloisonnée en disciplines et où les textes poétiques, juridiques, religieux, scientifiques, historiographiques, ethnographiques, politiques, judiciaires, didactiques, philosophiques, philologiques, etc., s'ils sont parfois théorisés séparément dans leur forme, ne donnent pas lieu à des oppositions du genre de celles que la tradition occidentale a progressivement dressées, comme par exemple entre littérature sacrée et littérature profane ou entre littérature scientifique ou technique et la « grande » littérature, autant de dichotomies préjudiciables qui empêchent d'appréhender le dialogisme littéraire dans toute sa complexité.

Parlant des premiers philosophes, Plutarque (*Pyth. or.* 402 E-F) place sur le même plan Orphée, Hésiode, Parménide, Xénophane, Empédocle et Thalès. Et, quand au cours de ses *Prolégomènes* il réhabilite les fables (*Géographie*, 1, 2, 8), Strabon range les premiers

historiens et les premiers physiciens au nombre des mythographes (μυθογράφοι). De nos jours, les spécialistes de l'histoire des sciences, tel Pierre Thuillier¹, s'emploient à réduire les fractures provoquées par des catégorisations trop tranchées et montrent que les démonstrations dans les sciences dites dures participent des mêmes procédés rhétoriques que les fictions qualifiées de littéraires et que les processus mystérieux de la découverte scientifique doivent autant à l'imaginaire qu'à l'observation rigoureuse ou à l'expérimentation.

C'est cette double interpénétration des genres scripturaires et des modes de pensée que je me propose de mettre en évidence à travers l'étude du cas d'un des sujets examinés par Plutarque dans ses *Propos de table*. Les Συμποσιακά προβλήματα (*Quaestiones convivales*) relèvent de plusieurs genres à la fois : recueil de problèmes et par suite de solutions, ils appartiennent à la classe des προβλήματα et des αἰτία ; mais ces étologies faisant l'objet d'une mise en dialogue, ils entrent également dans le groupe des mimes ; à cela s'ajoute que l'imitation porte sur des conversations censées s'être déroulées à l'occasion de repas, ce qui rattache ces textes aussi à la catégorie des Banquets. Par ailleurs, la *poikilia* générique s'accompagne, concernant les thèmes abordés, d'une non moindre variété, dont la palette s'étend de questions de savoir-vivre à des questions d'esthétique ou d'histoire antique, en passant par des questions qui touchent aux sciences de la nature, entre autres, la botanique, une science relativement jeune² au premier siècle de notre ère, mais vivace³ et à laquelle Plutarque

1 Notamment dans son essai *D'Archimède à Einstein. Les faces cachées de l'invention scientifique*, Fayard, Paris, 1988.

2 Objet d'un savoir empirique depuis longtemps, en raison de leur emploi, en dehors de la cuisine, aussi bien par les guérisseurs et les sorciers que par les médecins, les parfumeurs et les teinturiers, les plantes ne deviennent le centre d'études rationnelles qu'à partir du IV^e siècle av. J.-C., avec les programmes de recherche systématique du Lycée, comme l'attestent les ouvrages de Théophraste *Causes des plantes* et *Histoire des plantes*.

3 Surtout pour les simples, comme avec Dioscoride. En ce qui regarde l'ancienneté et le développement de l'herboristerie, voir Pline l'Ancien, *NH*, 25, 1-15. Voir aussi Innocenzo Mazzini, « Présence de Pline dans les herbiers de

.../...

s'intéresse tout particulièrement. Seize⁴ des quatre-vingt-quinze problèmes réunis dans les *Propos de table* y sont entièrement consacrés, à un titre ou à un autre. Certes, loin d'y être traitée pour elle-même, elle n'est souvent sollicitée que pour répondre à des interrogations qui lui restent extérieures, en rapport soit avec la pharmacie⁵, soit avec le vin, soit avec les couronnes⁶. Donc Plutarque

l'Antiquité et du haut Moyen-Âge », dans *Pline l'Ancien, témoin de son temps*, (éds J. Pigeaud, J. Orozius) Salamanca/Nantes, 1987, 83-94 ; et Jerry Stannard, « Herbal medicine and herbal magic in Pliny's time », *ibidem*, 95-106.

4 « Pourquoi le pin maritime, le pin parasol et les arbres de cette espèce ne se greffent pas » (2, 6) ; « S'il faut des couronnes de fleurs dans les banquets » (3, 1) ; « Le lierre est-il naturellement chaud ou froid ? » (3, 2) ; « Si la puissance du vin est plutôt froide » (3, 5) ; « Pourquoi le vin doux n'enivre guère » (3, 5) ; « Pourquoi les gens complètement ivres ont l'air moins égarés que ceux que l'on dit éméchés » (3, 8) ; « Pourquoi les truffes semblent être produites par le tonnerre, et pourquoi on pense que les personnes endormies ne sont pas frappées par la foudre » (4, 2) ; « Si la mer fournit de meilleurs aliments que la terre » (4, 4) ; « Pour quel motif le pin fut-il considéré comme l'arbre sacré de Poséidon et de Dionysos ? Et aussi : que l'on couronnait primitivement de pin les vainqueurs des jeux isthmiques, plus tard d'ache, et aujourd'hui à nouveau de pin. » (5, 3) ; « Sur l'expression : *Mêle un vin fort* » (5, 4) ; « Pourquoi le poète appela le pommier *arbre aux fruits splendides* et pourquoi Empédocle appela les pommes *hyperphloïa* » (5, 8) ; « Pour quelle raison le figuier, qui est un arbre si acerbe, produit-il un fruit particulièrement sucré ? » (5, 9) ; « S'il faut filtrer le vin » (6, 7) ; « Quelle est la raison pour laquelle la chair des victimes devient rapidement molle, lorsqu'on la suspend à un figuier ? » (6, 10) ; « Pourquoi, alors que chaque concours sacré a sa propre couronne, tous usent du palmier ; et aussi pourquoi on appelle les grosses dattes *Nicolas*. » (8, 4) ; « Pourquoi les rêves d'automne nous inspirent moins confiance que les autres : » (8, 10). Dans cette énumération d'intitulés, nous reprenons la traduction de la Collection des Universités de France.

5 Sur ce point, voir la synthèse de Rosa-Maria Aguilar Fernandez, « La farmacia de Plutarco : plantas y aromas » dans *Plutarco, Dioniso y el vino* éds J.G. Montes, M. Sanchez, R.J. Gallé, Madrid, 1999, 73-81.

6 En dehors des *Propos de table*, il arrive également à Plutarque de s'intéresser aux plantes pour les parfums, comme pour l'encens égyptien utilisé dans le culte d'Isis (*Is. et Os.* 383 E -384 C). Voir J. Boulogne, « Un parfum d'Égypte : le

.../...

n'offre pas la possibilité d'embrasser la totalité des connaissances de son temps sur les plantes. Toutefois la manière dont il y recourt ponctuellement et partiellement illustre l'unité du phénomène littéraire aussi bien qu'une certaine solidarité entre science et religion, tout en permettant d'entrevoir à l'œuvre dans la systématisation de ce savoir quelques-uns des procédés de la pensée, ainsi que leur relation avec les imaginaires entendus comme l'ensemble des instances (croyances, évidences intellectuelles, préjugés axiologiques, images mythiques, ...) fondatrices des dynamismes organisateurs de représentations⁷. C'est ce que donne, en particulier, à constater le troisième problème du Livre cinq : « Quelle est la cause pour laquelle l'usage a consacré le pin à Poséidon et à Dionysos ? Et que dans les premiers temps ce fut le pin qui servit pour les couronnes décernées aux vainqueurs des Jeux de l'Isthme, puis que ce fut l'ache et que maintenant c'est à nouveau le pin. »⁸

Ce problème s'attaque à deux sujets, présentés successivement en deux parties distinctes. La première s'emploie à répondre à la question de la consécration d'un même arbre, à savoir le pin, à la fois à Poséidon et à Dionysos, des divinités qui de prime abord n'ont rien de commun. La seconde, sensiblement plus longue (elle couvre les sections 2 et 3 de l'étiologie), entreprend de déterminer, au moyen de témoignages littéraires, si les couronnes des Jeux Isthmiques étaient faites, à l'origine, avec des pommes de pin. Nous avons donc affaire à un diptyque dont les volets s'articulent autour d'interrogations suscitées par le pin. En voici, rapidement décrit, le contenu.

kuphi et son pouvoir imaginaire » dans *Saveurs, senteurs : le goût de la Méditerranée*, (éds P. Carmignani, J.-Y. Laurichesse, J. Thomas), Presses Universitaires de Perpignan, 1998, 59-71.

⁷ Voir Joël Thomas, *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire*, Ellipses, Paris, 1998, pp. 19-20.

⁸ Page 675 D : Τίς αἰτία δι' ἣν ἡ πίτυς ἱερὰ Ποσειδῶνος ἐνομίσθη καὶ Διονύσου· καὶ ὅτι τὸ πρῶτον ἐστεφάνουν τῆδε πίτυι τοὺς Ἰσθμια νικῶντας, ἔπειτα σελίνῳ, νυνὶ δὲ πάλιν τῆ πίτυι. Pour cette étiologie, nous utilisons le texte établi par François Fuhrmann dans la Collection des Universités de France, mais les traductions sont de nous.

Pour commencer, un bref préambule, qui en une phrase a pour fonction de lancer l'investigation. Les *Propos de table*, outre qu'ils prétendent rapporter des discussions auxquelles Plutarque a réellement participé⁹, se caractérisent par une forme dialoguée qui les rattache, comme nous l'avons dit, au dialogue philosophique tel qu'il a été inauguré en littérature par Platon. Le choix de cette forme littéraire nous vaut, du coup, une mise en scène de l'entrée en matière, qui, pour motiver l'introduction des interrogations, les enrachine dans une situation précise. La meilleure façon de conférer à un telle construction¹⁰ narrative l'apparence du réel est de s'arranger pour que le problème abordé paraisse directement tiré des circonstances que vivent ceux-là mêmes qui le posent. C'est ainsi que nous nous retrouvons à Corinthe, chez un certain Loucanios, qui assume une charge sacerdotale importante¹¹ et qui reçoit à dîner plusieurs invités, à l'occasion des Jeux de l'Isthme, dont les vainqueurs viennent d'être couronnés. D'où le désir qu'éprouvent certains de profiter de la présence de personnes savantes et compétentes pour satisfaire leur curiosité intellectuelle sur la pratique religieuse à laquelle ils ont assisté : pourquoi avoir choisi le feuillage du pin pour fabriquer les couronnes décernées dans le cadre de Jeux dont la célébration est traditionnellement rattachée à Poséidon, qu'il en soit ou non le fondateur¹² ? L'association ne saurait être gratuite. Or apparemment il n'existe aucun rapport évident entre cet arbre et ce dieu. La surprise

⁹ Voir la dédicace du Livre 1, page 612 D-E.

¹⁰ Même si la discussion a bel et bien eu lieu, elle n'en fait pas moins l'objet d'une reconstruction, où histoire et fiction s'entremêlent inextricablement dans un arrangement interactif, régi plus par des contraintes liées à l'objectif scientifique visé que par le souci de rapporter fidèlement des souvenirs autobiographiques, comme s'ils avaient été enregistrés avec exactitude.

¹¹ Inconnu par ailleurs, ce personnage devait être le responsable, à l'échelle de la région comme le suggère son grade d' ἄρχιερεὺς, de plusieurs sanctuaires.

¹² Pour Plutarque (*Thés.* 25, 5-7), ils ont été instaurés par Thésée en l'honneur de Poséidon, afin de remplacer le concours nocturne institué en mémoire de Méricerte. Sur l'origine contestée de ces jeux, voir Sven-Tage Teodorsson, *A commentary on Plutarch's Table Talks*, vol. 2, Göteborg, 1990, p. 163-165 et 173-174.

implicitement exprimée par la question manifeste que pour la conscience collective il doit nécessairement y avoir une relation suffisante¹³. Tel est l'étonnement déclencheur de la recherche, laquelle se déroule ensuite sur plusieurs plans.

Le premier reste confiné dans la religion, ce qui n'est pas pour surprendre à l'intérieur d'un contexte fortement religieux. Il donne lieu à trois interventions. Un guide local, Praxitèle¹⁴, rappelle le mythe de Mécercerte, dont le cadavre aurait été déposé par un dauphin sur une plage du territoire corinthien, au pied du pin où se dresse, encore à l'époque de Pausanias¹⁵, un autel en l'honneur de Palaïmon, divinité marine en laquelle le fils d'Ino et d'Athamas a été métamorphosé. La réponse fonde le choix du pin sur l'accidentel, ce qui est moins satisfaisant pour l'esprit que lorsque la cause provient de l'essence des choses. De plus, cette version corinthienne de l'histoire de Mécercerte associe la couronne de pin aux souffrances d'un personnage mythologique secondaire et au culte d'un dieu de la mer mineur¹⁶, une association peu prestigieuse pour une fête panhellénique. Enfin, elle s'accompagne de la croyance que les Jeux de l'Isthme sont dus au roi de Corinthe, Sisyphe, le frère d'Athamas, qui fut le premier à trouver le corps de Mécercerte, l'enterra sur place et rehaussa ses funérailles par la création d'un concours en son honneur¹⁷. C'est pourquoi les tenants, dans l'assistance, de l'opinion majoritaire qui relie ces Jeux à Poséidon réagissent tout de suite en faisant valoir l'existence d'un droit de propriété en faveur de ce grand dieu de l'Olympe : l'Isthme, à

13 Voir Pausanias (8, 48, 2), qui signale qu'à Olympie les couronnes étaient faites d'olivier sauvage (cf. 5, 7, 7), à Delphes de laurier (cf. 10, 7, 8) et à Némée d'ache, tandis qu'ailleurs elles l'étaient le plus souvent de palmier. Voir aussi le quatrième problème du Livre 8 des *Propos de table*, où l'auteur, constatant que la nature des couronnes varie d'un concours à l'autre, se demande également comment s'effectue le choix.

14 Il participe à une autre discussion des *Propos de table* (8, 4), également localisée à l'Isthme de Corinthe.

15 Voir 2, 1, 3, cf. 8, 48, 2.

16 Voir Pausanias, 8, 48, 2.

17 Voir Pausanias, 2, 1, 3, cf. 1, 44, 8.

l'issue d'un litige entre Hélios et Poséidon est revenu à ce dernier¹⁸, qui par conséquent est également le propriétaire de tous les pins dont la région est recouverte¹⁹. Le recours au mythe de la répartition des apanages entre les dieux offre l'avantage de substituer à la relation purement contingente un rapport plus étroit, quasi juridique, de légitime possession. En outre, un tel recours au mythe induit, en vertu d'un glissement de la pensée difficile à éviter, la conviction que la consécration des Jeux au maître des lieux repose essentiellement sur un lien naturel de paternité. Donc, non seulement le pin fournit les couronnes remises aux vainqueurs parce que les pins de l'Isthme appartiennent, comme un bien personnel (675 E : ἴδιον) au dieu protecteur de l'endroit et pour lequel les Jeux sont organisés, mais encore et surtout parce qu'il en est le fondateur, ou le co-fondateur avec Hélios²⁰.

Nous voici, du coup, en présence de deux mythes concurrents en ce qui concerne l'origine des Jeux Isthmiques. L'autorité religieuse du groupe des convives, Loucanios, dépasse alors les contradictions en introduisant un nouveau dieu, Dionysos, dont le rapport avec le pin est encore plus essentiel que pour Poséidon, puisque l'arbre lui est carrément consacré (675 E : καθωστωμένον), ce qui dénote plus qu'une simple appartenance : le thyrses brandi par les bacchantes porte à son sommet une pomme de pin et l'arbre dans lequel Dionysos fait grimper Penthée, avant qu'il ne soit démembré par sa mère, Agavé, et ses tantes Autooné et Ino, n'est autre qu'un sapin²¹, c'est-à-dire un conifère comme le pin. La relation de Mécercerte avec l'arbre de l'Isthme n'est peut-être pas, dans ces conditions, aussi fortuite qu'il y paraît. La mort du neveu de Sisyphe est en effet indirectement provoquée par Dionysos, fruit des amours adultères de Zeus et de Sémélé, une des sœurs d'Ino. C'est afin de punir cette dernière d'être devenue la complice de son mari en recueillant et même élevant un

18 Voir Pausanias, 2, 1, 6-7.

19 Voir Pausanias, 2, 1, 6-7 ; 2, 1, 3-4. Cf. Strabon, 7, 4, 22.

20 Selon Dion de Pruse, *Oat. Corinth.* 37, 14.

21 Voir Euripide, *Les Bacchantes*, 1064, cf. 1095 et 1110.

enfant de la faute qu'elle la frappe d'une folie qui la pousse à se précipiter dans le Golfe Saronique avec Mécicerte²². Par conséquent, si son cadavre se retrouve à proximité d'un pin, substitut symbolique de celui qui tout à la fois est cousin germain et devient pour ainsi dire par contiguïté spatiale un frère adoptif, c'est bien conformément (cf. 675 E : οὐκ ἀπό τρόπου) à une parenté (cf. *ibidem* : συνωκείωται), un lien plus fort que celui de la propriété ou celui de la fondation. Cette constatation donne du poids à la première explication, qui reçoit ainsi le renfort de Dionysos, présent d'une manière ou d'une autre lui aussi dans les raisons du choix de ce végétal pour les couronnes des Jeux Isthmiques. Mais surtout elle réunit les deux divinités par l'intermédiaire de Mécicerte, protégé par Poséidon, qui l'accueille en son sein pour le transformer en Palaïmon et ordonne à Sisyphe de lui ouvrir un culte à mystères²³. Cependant, si Dionysos et Poséidon apparaissent comme associés mythiquement grâce à une même histoire où le second accorde l'hospitalité à la victime indirecte du premier, si les Jeux peuvent de la sorte être placés sous un double patronage et s'il est possible d'établir une connexion, à des titres divers, entre le pin et ces deux puissances divines, il reste à comprendre pourquoi un même attribut a été retenu pour caractériser ces deux divinités différentes. Le problème rebondit, en outre, sur une difficulté d'ordre logique. Non seulement il convient de chercher (cf. 675 E : ζήτησιν) les affinités qui justifient cette consécration (cf. 675 F : καθωσίωσαν) commune (la consécration n'a pas été expliquée pour Dionysos et elle n'a pas encore été affirmée pour Poséidon), mais également d'examiner s'il n'y a pas d'incohérence dans ce partage d'un même rite (cf. 675 E-F : ὅτινι λογῶ ... μηδέν εἶναι παράλογον).

C'est maintenant que Plutarque intervient (675 F - 676 C). Il récuse l'idée d'une quelconque absurdité, au moyen d'arguments qui se réfèrent à la métaphysique, à l'expérience sensible et à la physique. Mais nous ne verrons qu'un peu plus loin ce qu'il en est de

²² Voir Pausanias, 1, 44, 7.

²³ Voir Philostrate, *Images*, 2, 16.

l'organisation de ces diverses références sur lesquelles le premier volet du diptyque s'achève.

Finissons auparavant de décrire dans sa globalité le contenu de cette conversation. Donc, quelques mots rapidement sur le second volet. Celui-ci s'ouvre sur la déclaration d'un rhéteur très érudit et dont Plutarque n'éprouve pas le besoin de préciser le nom, tant il est célèbre²⁴ (peut-être même a-t-il remporté le concours de l'éloge évoqué au début de l'étiologie 4 (723 B)²⁵ du Livre 8 des *Propos de table*). Toujours est-il qu'à force de citations il s'inscrit en faux contre l'opinion majoritaire, selon laquelle la couronne de pin est primitive, alors que plusieurs témoignages, poétique (Ménandre ?), historiographique (Timée) et « scoliaque » (un compositeur anonyme de chansons à boire), plaident en faveur de l'antériorité de l'ache²⁶. Comme précédemment, le prêtre Loucanios se montre conciliant (676 E-F), même si son sourire (676 E : μειδιῶν) suggère que l'étendue du savoir de cette célébrité (*ibidem* : πολυμαθῆς ... πολυγράμματος) ne l'impressionne pas outre mesure : il a la possibilité d'opposer d'autres auteurs (*ibidem* : ἕτεροι) à ceux dont il s'est servi. Il se contente, *cum grano salis* et avec une pointe d'humour à l'égard de Poséidon, sur le culte duquel il doit probablement veiller en tant qu'ἀρχιερεὺς (675 D), de reformuler négativement la thèse, en développant le discours qu'elle combat et qui fait état d'une antériorité de l'usage du pin et de son interruption momentanée au profit de l'ache. Sensible à la double entente du commentaire de Loucanios, Plutarque saisit la balle au bond (le verbe ἀνεπειθόμεν de 677 A fait écho au participe ἀναπειθόντες de 675 F) et se donne le dernier mot pour défendre la version officielle de la séquence pin-ache-pin, rivalisant d'érudition avec le rhéteur,

²⁴ Probablement s'agit-il d'Hérode, l'un des interlocuteurs de l'étiologie 14 du Livre 14 des *Propos de table* (cf. 743 D).

²⁵ Voir Sven-Tage Teodorsson, vol. 2, p. 170.

²⁶ Il existe un rapport mythologique entre Poséidon et l'ache dans la mesure où son fils, le roi d'Aigialos, s'appelle Sélinos, du nom même de l'ache. Voir Pausanias, 7, 1, 3-4 ; 7, 24, 5 ; 7, 25, 8 ; et Strabon, 8, 7, 5. Voir aussi Sven-Tage Teodorsson, vol. 2, p. 164.

comme s'il explicitait la référence anonyme et plurielle de Loucanios à d'autres autorités littéraires. C'est ainsi que l'étiologie se termine sur la convocation d'Euphorion, de Callimaque et de Proclès, soit deux poètes mythographes et un philosophe, qui attestent tous les trois que l'ache a dans le passé supplanté le pin.

Quel rapport cette querelle d'histoire religieuse locale présente-t-elle avec l'interrogation initiale ? Certes, nous pouvons remarquer que la sortie du rhéteur, loin de lui ôter tout bien-fondé, revient à rendre encore plus pertinente la question : si l'ache a été la plante des premières couronnes, pourquoi, à l'époque de Plutarque²⁷, se trouve-t-elle remplacée par le pin ? Naturellement il est aussi possible d'observer que la deuxième partie de la discussion ne cesse de tourner autour de la nécessité d'harmoniser les symboles et le sacré (l'ache est jugée répondre de façon plus satisfaisante à cette attente (676 D, 676 F et 677 B). Mais rien n'y est exposé sur les conditions qu'il faut remplir à cette fin, mis à part le caractère funèbre (676 D : ἐπικήδειον) de cette espèce de céleri²⁸. Nous avons affaire, en fait, à une sorte d'historique sur la nature de la couronne propre aux Jeux de l'Isthme. Un historique qu'on aurait pensé rencontrer plutôt au début de l'investigation, en guise de préambule. Il apparaît même qu'ainsi ordonnée notre étiologie se serait encore plu rattachée à la précédente, qui porte également sur des jeux, ceux de Delphes, et plus précisément sur le problème de la date de l'instauration du concours poétique (674 F) : les deux textes se suivent et par association thématique (thème des Jeux panhelléniques) et par communauté de questionnement (degré d'ancienneté d'une pratique rituelle). Pourquoi, alors, cette inversion ? Probablement afin de montrer que l'histoire sacrée, qui, par rivalité (676 F : κατὰ ζήλον) avec les Jeux Néméens, hésite au cours de son déroulement entre deux symboles végétaux, finit par retrouver sa véritable voie, grâce à une sorte de prise de conscience qui veut que

²⁷ La réintroduction du pin date du 2^e siècle av. notre ère. Voir Sven-Tage Teodorsson, *op. cit.* vol. 2, p. 164 et 170-171.

²⁸ Les Jeux Néméens auxquels la couronne d'ache est associée spécifiquement passent pour avoir été fondés par Amphiaraios, en l'honneur de la mort d'Opheltès, surnommé Arkhémos, le fils du roi de Némée.

deux êtres divins valent mieux qu'un, pour ne pas dire la moitié d'un en la personne du demi-dieu Héraclès, pour présider aux Jeux de l'Isthme. D'où l'obligation de commencer par établir la compatibilité de la coprésence symbolique de Dionysos et de Poséidon dans le pin. Nous voici ramené à la première intervention de Plutarque (675 F - 676 C), pour qui la consécration du même arbre et au dieu du vin et au dieu de la mer n'offre rien d'illogique.

Son argumentation commence par un syllogisme tacite, dont la majeure pose, sur la base d'une conception réaliste du langage, que les mots désignent l'essence des choses. Or Poséidon et Dionysos possèdent respectivement les épicleses de Φυτάλιμος (*i.e.* « Qui fait pousser la végétation ») et de Δενδρίτης (*i.e.* « Protecteur des arbres »). Donc, si leur pouvoir s'étend sur toutes les plantes, c'est parce qu'ils sont les maîtres des principes dont celles-ci dépendent, à savoir l'humide et le fécond. Ce raisonnement, exposé elliptiquement, rapproche les deux divinités qui ont ainsi un point commun, et un point commun qui les qualifie pleinement pour qu'ils protègent les arbres. Reste, par conséquent, à comprendre pourquoi la tradition leur attache tout spécialement le pin.

À présent, nous quittons le plan de la religion et de la métaphysique pour celui de la botanique proprement dite, avec la référence à deux autorités scientifiques, Apollodore et Théophraste. Après avoir, dans un premier temps, réuni Dionysos et Poséidon dans un genre commun, Plutarque les sépare pour envisager la communauté de leur rapport au pin, selon la différence spécifique de leur attribut principal, le vin pour l'un, la mer pour l'autre. Il n'est pas en effet de meilleur moyen de justifier que le pin leur soit attribué à tous les deux que de montrer l'égle importance de ce dernier dans leur domaine particulier (675 F : κατ' ἴδιαν). C'est pourquoi, concernant Poséidon, Plutarque n'accorde pas, sans toutefois l'écarter complètement (la prétention, au lieu d'être une pure figure de rhétorique,

fonctionne ici comme un procédé de l'étiologie inclusive²⁹, où toute nouvelle explication dépasse la précédente en l'incorporant), beaucoup d'intérêt aux considérations d'Apollodore, un savant du 2^e siècle avant notre ère, qu'on connaît notamment par ce qui nous est parvenu d'un traité qu'il a écrit sur les dieux³⁰. En effet, cet Athénien s'en tient à une causalité de proximité spatiale : les pins poussent le long des côtes (676 A : παράλιον φυτὸν). L'affinité, pour réelle qu'elle soit, n'en demeure pas moins relativement lâche. Dans cet ordre d'idées, Plutarque lui préfère (l'anonymat est compensé par le nombre) la raison avancée par d'autres (676 A : τούτο τινες λέγουσιν), qui allèguent l'amour du vent (*ibidem* : φιλήνεμος ἔστιν ὥσπερ ἡ θάλασσα). La proximité n'est plus seulement spatiale ; elle devient quasi affective. En tout cas, le rapprochement s'appuie maintenant sur une identité de propriétés physiques : ils partagent un environnement venteux. Mais il y a mieux encore en termes de proximité : ce sont la contiguïté et le contact. Aussi Plutarque privilégie-t-il (676 A : μάλιστα) une tout autre explication, à savoir celle qui fait état de l'utilisation des conifères, pins, pins maritimes, sapins³¹ (*ibidem* : πίτυς, πεύκη, στρόβιλος), pour la construction des navires (*ibidem* : διὰ τὰς ναυπηγίας). Cette hiérarchisation des causes a, en outre, pour avantage, aux yeux de notre auteur, de conduire aux raisons les plus essentielles et les plus pertinentes eu égard au problème à résoudre, lesquelles doivent réapparaître pour Dionysos, si l'on veut atteindre, selon lui, le noyau de ce qui fonde la relation commune de ces deux divinités au pin. Or ces raisons ne sauraient se confondre avec le bois lui-même, car, s'il est omniprésent dans un bateau, il reste totalement absent s'agissant du vin. Celui-ci n'était pas

29 Voir J. Boulogne, « Les Questions Romaines de Plutarque » dans *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, 2.33.6, Berlin/New York, 1992, p. 4688-4690 et 4696-4698.

30 Voir Jacoby, *Fr.Gr.Hist.* 2, B, 244 F, 123 (p. 1077).

31 Il est difficile de déterminer à quelle variété de conifère renvoie chacun des termes grecs, l'emploi changeant beaucoup d'un auteur à l'autre. Voir Sven-Tage Teodorsson, *op. cit.* vol. 1, p. 247-248.

conservé dans des tonneaux³², contrairement à ce que laisse entendre la traduction d'ἀγγεῖα (676 B) par « fûts » dans l'édition de François Fuhrmann (CUF, p. 66, cf. p. 166, note 2). En revanche, les produits de ces résineux, la poix et la résine (676 A et B : πίττη, ῥητίνη) jouent bien, eux, un rôle capital, tant pour l'étanchéité des embarcations que dans la vinification. Sans ces substances, point de vaisseau sur l'eau (676 A : ἥς ἄνευ τῶν συμπαγέντων ὄφελος οὐδὲν ἐν τῇ θαλάττῃ). Point non plus de bon vin. Si l'on voit tout de suite comment les qualités collantes de la poix et de la résine servent à rendre étanches les coques, leur utilité ne saute pas aussi vite aux yeux pour le vin, ce qui vaut à ce dernier un développement sensiblement plus long, mais parfaitement à sa place dans une conversation de table³³.

Le raisonnement suit à nouveau une progression de proximité croissante, qui conduit de l'influence du sol à celle de l'arbre lui-même (676 B : τῆς πίτυος αὐτῆς). Et, de bout en bout, il s'effectue selon une démarche inductive. Plutarque part, en effet, dans les deux cas, de constatations fournies par l'expérience sensible. Tout le monde (676 A : λέγουσι -cette troisième personne du pluriel correspond à l'indéfini de l'opinion commune) s'accorde à juger doux ou agréable (676 A : ἡδύοινον) le vin produit par les terrains sur lesquels poussent des pins (*ibidem* : τὰ πιτυώδη ξωρία). De même, tout le monde (676 B : πάντες) constate les effets bénéfiques de la poix. D'une part, appliquée sur les parois intérieures des amphores (676 B : ἐχαλείφουσι τὰ ἀγγεῖα), et souvent (*ibid.* : πολλοὶ) conjuguée avec de la résine ajoutée en petite quantité au contenu (*ibid.* : ὑπομιγνύουσι), comme, par exemple, en Grèce dans l'île d'Eubée ou en Italie dans la plaine du Pô, la poix assure la conservation (676 B : σωτηρίαν) du vin et son vieillissement (*ibid.* : διαμονήν). D'autre part, mélangée au vin (676 C : πισσίτης οἴνος), elle apporte

32 Voir R.J. Forbes, *Studies in Ancient Technology*, vol. 3, Leiden, 1965 (2e éd.), p. 116.

33 Un sujet récurrent dans les *Propos de table*. Voir les problèmes 1,1 ; 1,6 ; 1,7 ; 3,3 ; 3,5 ; 3,7 ; 3,8 ; 3,9 ; 4,4 ; 5,7 ; 7,3 ; 7,10.

un goût très apprécié des Romains, comme pour le vin de Vienne en Gaule. Avec la résine (*ibid.* : τὰ τοιαῦτα), elle concourt à l'arôme et au bouquet (*ibid.* : εὐωδίαν τινά), mais également elle améliore le goût, en donnant du corps (*ibid.* : παρίστησι). Toutefois, ces observations empiriques ne suffisent pas à contenter la curiosité intellectuelle de Plutarque. Il lui faut comprendre le comment de ces diverses améliorations. C'est ainsi qu'il remonte vers les causes invisibles, mais supposées, des phénomènes en question. Fort de la conviction que la pensée rationnelle détient la capacité, ne serait-ce que sur le mode de la vraisemblance (676 B : εἰκός), de percer les mécanismes qui régissent les qualités du monde matériel, et postulant que celles-ci demeurent intelligibles, il fait appel aux propriétés physiques de la chaleur (676 A : τὴν θερμότητα - 676 B : θερμὴν - *ibid.* et 676 C : τῇ θερμότητι).

Tout en se réclamant de l'autorité scientifique de Théophraste, dont il n'a pas nécessairement présent à l'esprit un passage précis de l'ouvrage *Causes des plantes*, où sont en particulier traités les problèmes de la génération et de la croissance ainsi que de l'odeur et de la saveur des plantes, mais dont la démarche semble être désignée par le verbe αἰτιᾶται (676 A), bien que les textes conservés de Théophraste ne mentionnent pas directement cette explication³⁴, Plutarque prête à la chaleur trois pouvoirs.

³⁴ Plutarque connaît bien les travaux de ce disciple d'Aristote dans le domaine de la botanique (voir W.C. Helmbold et Ed.N. O'Neil, *Plutarch's Quotations*, Baltimore/Oxford, 1959, p. 69). Certes, il cite souvent de mémoire et peut se tromper, -c'est la conclusion de Sven-Tage Teodorsson (*op. cit.* vol. 2, p. 167)-. Mais il n'est pas non plus sûr qu'il veuille renvoyer à une phrase bien déterminée de Théophraste sur les pinèdes et les sols argileux. Rien ne montre dans notre étymologie que la mention du nom de Théophraste soit suivie d'une citation libre. Ce qui intéresse Plutarque, c'est le caractère thermique de la cause ; or l'auteur du traité *Recherches sur les plantes* (1, 2, 4, 2-10) affirme que les éléments premiers des parties principales des plantes sont l'humide et le chaud, et que la diminution de la chaleur innée des végétaux entraîne leur dépérissement.

Pour le règne végétal comme pour le règne animal, la coction est censée pour les Anciens jouer un rôle essentiel au bon développement des organismes vivants. Aux uns elle assure notamment la digestion et plus généralement la nutrition, contribuant ainsi à leur santé. Chez les autres, elle permet le mûrissement et favorise le plein épanouissement des végétaux.

Deuxième effet de la chaleur, elle élimine par la cuisson tout ce avec quoi elle reste incompatible. C'est particulièrement le cas pour les substances aqueuses (676 C : τὸ ὑδατώδες). On retrouve implicitement l'idée du feu purificateur qui allège (*cf.* 676 B : ἐλαφρότατον) par suppression (676 C : ἐχαιρῶντα).

Mais l'allègement, loin de se traduire par un amaigrissement, s'accompagne d'une augmentation spectaculaire du volume (676 B : διογκούσα). La chaleur possède, en troisième lieu, la faculté de dilater et d'arrondir.

Or ces trois propriétés sont prêtées à l'argile, qui est considérée par Plutarque³⁵ comme chaude (676 B : εἶναι δὲ τὴν ἄργιλον θερμὴν), peut-être en relation avec son utilisation pour la fabrication des poteries dont on se servait pour faire la cuisine et avec sa résistance au feu, une résistance imputée à l'amour du même pour le même. Du coup, avec ce genre d'imaginaire il n'est pas étonnant que les vignes plantées sur des terrains argileux produisent un vin agréable. La chaleur de la terre se communique aux ceps et, à travers eux, aux raisins dont l'acidité première est adoucie par coction (676 B : συνεκπέττειν).

Mais l'action bienfaisante de la chaleur ne s'arrête pas là. Nous la retrouvons dans les amphores, à la fois par leur matière, l'argile, et par leur enduit interne, la poix. Pour les mêmes raisons que la vigne, le pin doit à la nature du sol où il pousse d'être chaud. Par voie de conséquence, ses produits le sont également. De cette façon, la cuisson se parachève artificiellement, grâce à la main de l'homme, et garantit

³⁵ *Cf.* Pseudo-Aristote, *Probl.* 890 a 21 et 25. Mais d'autres la jugent plutôt froide, comme le rappelle Sven-Tage Teodorsson (*op. cit.* vol. 2, p. 167).

le meilleur vieillissement au vin en lui conférant de la rondeur tout en lui retirant sa verdeur (676 C : τὸ νεαρόν).

De surcroît, le mélange de la résine et du vin nous fait passer d'un rapport de simple contact à une fusion totale, dont la stabilité non seulement atteste de la compatibilité des deux substances, mais encore oblige à déduire qu'il existe entre elles une grande intimité (676 B : ἐπιτηδειότητα πολλήν) et que la vigne, en tant qu'arbre (*ibid.* : τὴν ἄμπελον), tire aussi, par contiguïté, déjà profit du voisinage du pin lui-même (*ibid.* : καὶ τῆς πίτυος αὐτῆς εἰκὸς ἀπολαύειν), et pas uniquement de l'argile qui leur est commune. Cependant la cause en est, encore une fois, la chaleur et, s'il n'y a pas pour autant consubstantialité, nous sommes en présence d'une affinité assez forte pour justifier pleinement que le pin soit étroitement associé au dieu du vin.

Telle est l'explication proposée par Plutarque. Dégageons-en, pour conclure, les caractéristiques principales.

Premier constat, ce type de texte nous apporte un exemple du peu de pertinence des frontières génériques en littérature. Les préoccupations littéraires proprement dites (mise en récit, sur le mode du mime, avec tous les arrangements que cela implique d'une discussion plus ou moins réelle), les considérations religieuses, les connaissances scientifiques et l'érudition la plus hétéroclite (poétique, historiographique, philosophique) s'y entremêlent en un même ensemble totalement indivis. Pour les Anciens, répétons-le, il y a unité du savoir. Dès lors, il n'est pas nécessaire, à leurs yeux, qu'un système explicatif soit homogène : les explications peuvent ressortir à des registres différents ; il suffit qu'elles se complètent d'une manière cohérente.

Il apparaît ensuite que la botanique n'est sollicitée que pour confirmer le bien-fondé d'une pratique religieuse et conforter la thèse de son ancienneté. La question posée du choix du pin pour les couronnes remises aux vainqueurs des Jeux Isthmiques tirant sa justification de l'emploi à cette fin, dans un passé encore peu lointain, de l'ache, montrer par le concours de la physique que, pour des cérémonies funéraires en l'honneur initialement du seul Méricerte, puis aussi de Poséidon, le dieu protecteur de l'Isthme, il existe un

rapport parfaitement congru, du point de vue naturel, entre les conifères et les divinités concernées par le rite, Dionysos et Poséidon, permet à la fois d'assurer que les rites religieux correspondent aux lois de la nature, loin de se réduire à des conventions fantaisistes, et d'argumenter en faveur de l'antériorité du pin sur l'ache, bien que celle-ci comporte un symbolisme funèbre (676 D : δοκεῖ τὸ σέλινον ἐπικήδειον εἶναι), car tout ce qui touche à l'essence est nécessairement premier. L'introduction temporaire des couronnes d'ache relève donc de l'accidentel, sans doute en relation avec l'influence, comme le suppose Loucanios, des Jeux de Némée tout proches, où elle est en vigueur. Les législateurs ont, par conséquent, eu raison de revenir à l'antique tradition.

Enfin, si le scientifique vient ainsi en quelque sorte au secours de l'imaginaire, en particulier religieux, un autre imaginaire manifeste sa présence au cœur même de la pensée qui se réclame de la science, celui des plantes, un imaginaire assis lui-même sur l'imaginaire plus général de la physique et même de la métaphysique. En fait, plus que le symbolisme eschatologique de la verdeur persistante du pin, ce qui est ici affirmé sans preuve, c'est son action par la chaleur. Une chaleur à la fois empruntée, pense Plutarque, au sol argileux et intrinsèque. De même que les minéraux, les végétaux possèdent une nature matérielle et se définissent, à ce titre, par le jeu des oppositions entre les qualités élémentaires prêtées à la matière sensible que sont le chaud, le froid, le sec et l'humide, respectivement associées au feu, à la terre, à l'air et à l'eau. Ces quatre formes recensées de la matière, utilisées comme des causes par la physique grecque³⁶ pour expliquer les phénomènes naturels et, par delà, comme principes cosmologiques pour rendre compte systématiquement du monde dans sa totalité, fonctionnent à la manière d'une espèce de matrice étiologique à laquelle on recourt pour fabriquer, selon les problèmes à résoudre, les solutions naturelles et rationnelles jugées les plus décisives, parce qu'elles sont tenues pour

³⁶ Et romaine. Voir, par exemple, Vitruve (*De l'architecture*, 2, 9, 6-9), pour les conséquences sur leurs propriétés de la présence de l'élément igné dans certains arbres.

ultimes et donc pour fondamentales. C'est pourquoi, aux données de l'expérience sensible se mêlent toutes sortes d'extrapolations et de préjugés liés à des représentations mythiques valorisantes ou dévalorisantes, mais toujours hiérarchisantes, qui, par exemple, tendent à sexualiser l'inerte, à masculiniser l'igné et à le survaloriser, voire à le diviniser. Ainsi, en fonction de ces préventions et des pentes de l'imaginaire collectif dont on relève tout comme de son imaginaire personnel³⁷, on peut exploiter logiquement la combinatoire des qualités élémentaires de la matière pour introduire de l'intelligibilité dans les mêmes observations sensorielles et aboutir à des conclusions diamétralement opposées, ou à des propositions érigées sans démonstration en lois absolues, par exemple en déclarant, -ou non-, que les contraires s'attirent ou que le même est détruit par le même (*Propos de table*, 648 D, 649 E et 651 C). De cette manière on établit aussi bien que la complexion des femmes est plus chaude ou plus froide que celle des hommes (*Propos de table*, 650 F - 651 E), ou l'on attribue successivement au lierre une nature chaude et une nature froide (*Propos de table*, 648 B - 649 E).

Revenons donc aux plantes et au pin. En effet, de la même façon, celui-ci, rangé ainsi que tous les résineux dans la catégorie des arbres chauds, parce qu'on l'utilise pour les torches, est dit tantôt pousser plutôt en altitude où il neige, le chaud aimant le froid (*Propos de table*, 648 D), et tantôt préférer en général (676 A : καθόλου) les terrains chauds, le partage de cette même qualité favorisant l'assimilation et la croissance, au lieu d'être un facteur de destruction. Dans tous les cas, on s'appuie sur des constatations particulières pour élaborer par généralisation une construction cohérente et rationnelle qui, dans sa démarche, se conforme aux exigences de l'esprit scientifique tel que les Grecs ont commencé à l'inventer (expérience,

³⁷ Voir, entre autres, les analyses de Gaston Bachelard sur l'importance des rêveries inspirées par la matière dans nos représentations, en particulier, *La psychanalyse du feu*, Gallimard, Paris, 1949 (1ère éd.).

rationalité, cohérence, systématisation)³⁸, mais repose sur une causalité qualitative, dont les mécanismes sont imaginés à partir de relations de proximité spatiale ou de transformations matérielles, une conception qui fait entrer dans l'invisible en ouvrant la porte à tous les imaginaires.

³⁸ Il manque l'expérimentation. Pour l'évolution de l'esprit scientifique à l'époque moderne et contemporaine, voir Gaston Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, PUF, Paris, 1960 (1ère éd. 1934).